



4. RELATIONS ENTRE CHASSEURS - COLLECTEURS PYGMÉES ET AGRICULTEURS DE LA FORET DU NORD-OUEST DU BASSIN CONGOLAIS

par Serge BAHUCHET et Henri GUILLAUME

Cet article a pour origine la fusion de deux communications au Colloque sur les *Sociétés de chasseurs-cueilleurs* (Paris, 1978). L'une présentée par S. BAHUCHET, portait sur les contraintes écologiques (au sens large) en milieu forestier faisant une large place à l'influence des populations avec lesquelles les Pygmées sont en contact. L'autre présentée par H. GUILLAUME, traitait de la nature, de la forme et de l'évolution des relations entre les Pygmées et les colonisateurs successifs de la forêt. L'ensemble du texte a été revu par les deux auteurs, et reflète des idées communes, fruits d'expériences de terrain conjointes et de longues discussions.

1. LE MYTHE DU COCON FORESTIER

Pour des motifs théoriques et en raison du manque de témoins archéologiques, les recherches ont longtemps négligé, en Afrique Centrale et Australe, le problème des situations de contact entre les populations de "l'âge de pierre récent", caractérisées en simplifiant par un mode de subsistance de chasse-collecte et une industrie lithique, et les populations de "l'âge de fer ancien" détentrices de techniques de production alimentaire, de la poterie et de la métallurgie.

A partir de matériaux récemment mis à jour (notamment en Zambie,

O.R.S.T.O.M.

Fonds Documentaire

N° : 513

Cote : B₂

in "Pygmées de Centrafrique - Ethnologie, Histoire et Linguistique" (S. Bahuchet ed)
Paris, SELAF, 73-74, Etudes Pygmées III, 1978
Date qui 23 JUN 1981

PA BAHUCHET
M

Malawi, Rhodésie) et de méthodes de datation plus raffinées, les travaux archéologiques commencent à fournir des témoignages sur la grande ancienneté (au moins début de l'ère chrétienne) mais surtout le maintien, dans certains cas, de ces situations de contact durant de longues périodes historiques (MILLER, 1969; PHILLIPSON, 1976). La coexistence de ces populations aux modes de vie différents n'a pas consisté en une simple juxtaposition mais a donné lieu à des échanges sans qu'il y ait systématiquement assimilation sur des bases technologiques. L'ancienneté et la persistance des relations obligent à conférer à ces sociétés de chasseurs-collecteurs toute leur profondeur historique. Perçues comme ayant traversé les siècles en marge de l'histoire, l'anthropologie les a longtemps maintenues dans ce cadre clos, figé, qu'elle s'était vue contrainte d'abandonner pour d'autres types de sociétés. Si certaines d'entre elles nous permettent d'observer d'antiques formes d'organisation sociale et économique, elles n'en sont pas pour autant les fossiles d'un état pré-historique qui se serait maintenu immuable jusqu'à nos jours. Il ne s'agit pas de privilégier les interrelations mais il est probable que des siècles de voisinage et de contacts aient influé sur les parties en présence. Dans cette optique, notre dépendance est grande à l'égard des recherches menées en archéologie, en linguistique ou en biologie humaine par exemple.

En ce qui concerne les Pygmées, il apparaît désormais que la partie occidentale de la frange forestière équatoriale où résident plusieurs groupes pygmées, parmi lesquels les Aka dont il sera ici question, fut très tôt pénétrée en direction du Sud par des gens de savane. Cette colonisation que N. DAVID situe entre 2400 et 500 av.JC et qui prit la forme de migrations localisées et progressives plutôt que celle d'une avancée massive, fut le fait de populations, peut-être déjà bantoues, utilisant des outils de pierre, fabriquant de la poterie et sans doute détentrices de techniques de production alimentaire. N. DAVID l'envisage ainsi :

"Migratory movement would have been primarily by canoe along the coast and the waterways, and settlement concentrated in riverine areas with rich alluvial soils. The economy would have been based upon yams for starches, palm oil for lipids and fish as the main source of animal protein although goats may have accompanied the immigrants and Pygmy-Bantu symbiosis have provided the latter with game and other forest produce"

N. DAVID - sous presse

La diffusion du fer à partir du Nigeria et en direction de l'Afrique Australe aurait débuté dès les alentours de l'ère chrétienne et se

serait essentiellement effectuée à travers la forêt, les voies de communication naturelles que forme le réseau hydrographique du bassin congolais constituant à nouveau les axes de diffusion. La possibilité de sa propagation par le Nord, le long de la lisière forestière, itinéraire habituellement retenu (PHILLIPSON, sous presse), vient d'être mise en cause par de nouveaux matériaux montrant l'occupation progressive de cette zone par des populations de la famille Adamawa-Oubanguienne dès le premier millénaire ap. JC (DAVID et VIDAL, 1977). Détentrices de techniques de production alimentaire, de la poterie et ayant acquis la métallurgie indépendamment des Bantous, elles auraient entravé l'expansion de ces derniers vers l'Est. Progressant elles-mêmes dans cette direction alors qu'elles possédaient le fer, certaines d'entre elles, appartenant à la branche oubanguienne, redescendirent vers le Sud-Ouest (sans doute à partir de 1000 ap. JC) en empruntant les cours d'eau forestiers.

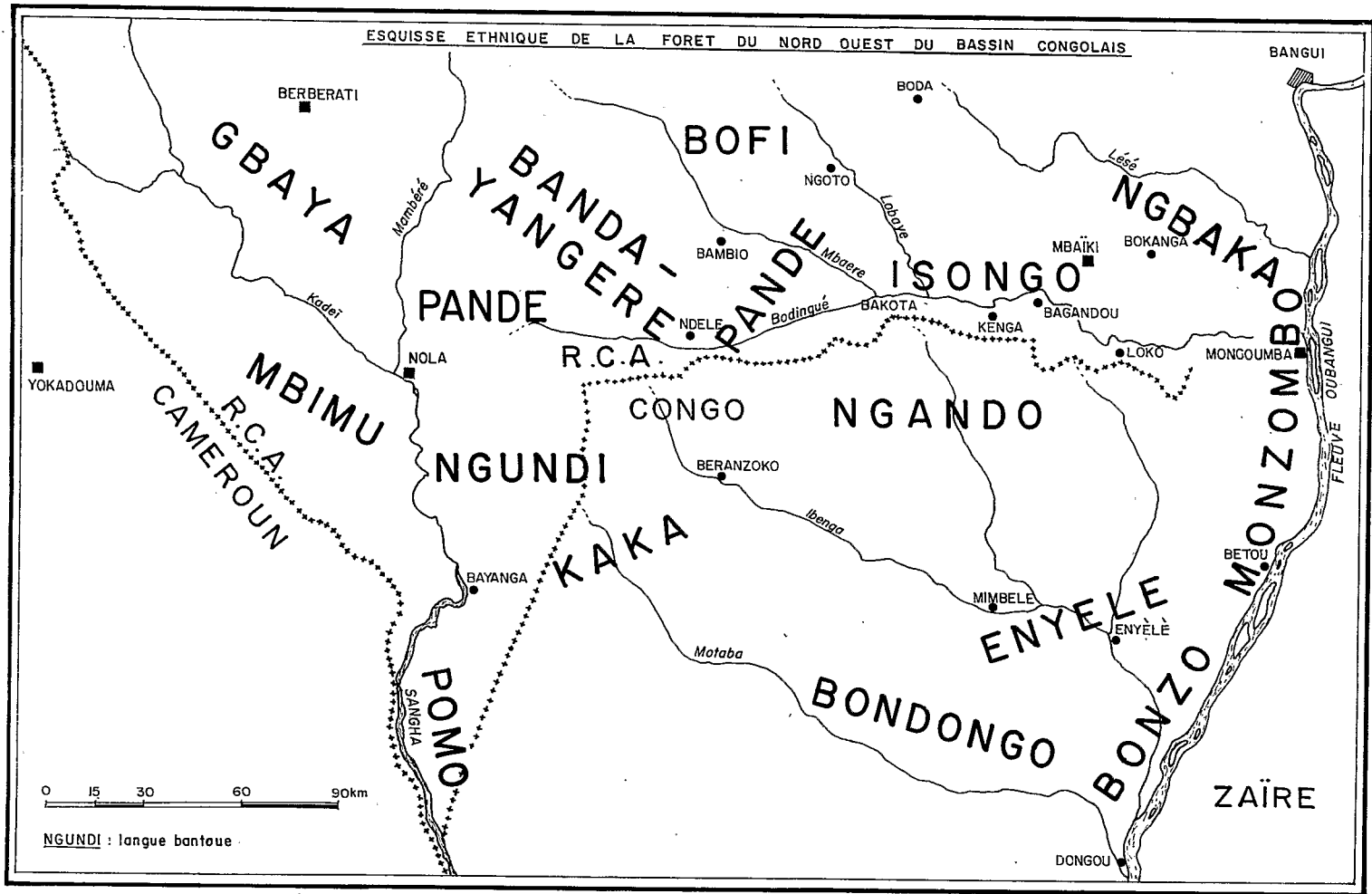
Les indices d'une pénétration très ancienne de la forêt en direction N-S et NE-SO rendent vraisemblable l'existence d'un long passé de contacts entre Pygmées, Bantous et Oubangiens. Certaines études actuellement menées sur des langues pygmées conduisent également à remettre en question l'image encore répandue des Pygmées vivant confinés dans leur cocon forestier. Des données supplémentaires sont indispensables mais il paraît nécessaire de ne pas négliger cette variable, l'histoire des contacts, même s'ils sont limités et épisodiques, contribuant certainement à l'identité actuelle des diverses populations. L'intérêt de telles informations est d'ailleurs souligné dans une première tentative encore en partie hypothétique, de reconstruction historique du mode de vie des Pygmées Mbuti de l'Ituri au Zaïre (HARAKO, 1976).

Nous nous limiterons pour l'instant à la présentation d'un vaste champ d'étude constitué par les traditions orales et plus particulièrement ici les récits concernant les représentations idéologiques que Pygmées Aka et populations voisines ont de leurs identités et de la nature de leurs relations. Ces représentations, nées dans la pratique même, la réalité politique et économique de ces contacts, ne constituent pas une simple justification de ces derniers mais sont aussi une des conditions de leur formation.

2. CIVILISATEURS - SAUVEURS ET SAUVAGES

Les données présentées ici ont été enregistrées dans la partie sep-

ESQUISSE ETHNIQUE DE LA FORET DU NORD OUEST DU BASSIN CONGOLAIS



BANGUI

0 15 30 60 90km

NGUNDI : langue bantoue.

tentrionale de l'aire de nomadisation aka (région de la Lobaye); des informations sont cependant disponibles pour la partie méridionale (région de l'Ibenga-Motaba).

Les Aka (mò.áká / bà.áká ou bì.áká) qui font partie des "Babinga" (terme généralement utilisé dans la littérature pour désigner les Pygmées de l'ouest du bassin congolais) peuplent une vaste aire qui comprend toute la zone forestière comprise entre l'Oubangui et la Sangha, s'étendant au sud au moins jusqu'à la Motaba. Ils sont en contact avec des populations de langues oubanguiennes (gbaya, banda-yangéré, bofi, ngbaka, monzombo, bomasa) et bantoues (pandé, isongo, ngando, enyèlè, bondongo, kàka, pomo-sangasanga, ngundi) (fig. 1). Ils parlent une langue à classes de type bantou, qui n'est pas mentionnée par M. GUTHRIE (1967-1971), mais semble pouvoir être incluse dans le groupe C 10 où figurent deux langues géographiquement voisines, le ngando et l'isongo (CLOAREC-HEISS et THOMAS, 1978). Ce parler, dont l'apparement avec les langues précédentes est manifeste, présente une originalité, une autonomie qui n'ont pu s'établir qu'à la suite d'une longue évolution à partir de la langue source (THOMAS et BAHUCHET éds., 1980ss.). Il n'y a pas aujourd'hui d'intercompréhension linguistique entre Aka et voisins bantous; leurs rapports privilégient l'emploi des parlers de ces derniers (DELOBEAU et GUILLAUME, 1979), phénomène participant d'un état de pression et de domination beaucoup plus vaste que vivent désormais les Pygmées. L'apparement linguistique du aka, combiné à un long processus de différenciation, implique l'existence de contacts anciens qu'il semble impossible de réduire à de simples échanges épisodiques de biens matériels car une langue n'est pas adoptée occasionnellement.

La compréhension de la mise en place et de l'évolution de ces relations requiert la prise en compte de l'identité attribuée à chaque partie dans l'imaginaire de l'autre, facteur contribuant à la constitution de ces relations et à la définition de leur forme.

Appréhendés par leur voisins, comme une entité spécifique ou comme liés aux chimpanzés selon les récits, les Pygmées (yàndèngà en Monzombo, 'bàmbèngà en ngbaka et en ngando, bàkólá en isongo) sont toujours sémantiquement opposés aux hommes (vō en monzombo, vō en ngbaka, mò.tò en ngando, mōndò en isongo) ou aux villageois (wà-gbā en monzombo wà-gbā en ngbaka, mòtò-à-mbókà en ngando, mōndó.bóī en isongo), le village étant l'espace humain et culturel par rapport au campement pygmée de forêt. Ils sont également différenciés des animaux; leurs liens avec les chimpanzés connaissent d'ailleurs, à un moment donné de l'histoire, une rupture, ces derniers se trouvant relégués au monde animal

(DELOBEAU , 1977). Les Pygmées se voient donc conférer un état intermédiaire ; ils sont perçus quelque part entre le monde des humains et celui des animaux. De leur côté, ils appellent leurs voisins du nom de m'f'lo / b'f'lo que l'on peut traduire par Grand (S) Noir (S). Ce terme possède diverses connotations : raciale (étranger, c'est-à-dire non-pygmée), culturelle (villageois, sédentaire), sociale (maître, patron ; suite à la tournure prise par le rapport de force entre les deux parties).

Le statut et les fonctions qui leurs sont dévolus dans les représentations idéologiques des Grands Noirs sont caractérisés par l'ambivalence. Ils figurent comme l'Etre Civilisateur et jouent ainsi le rôle du personnage auquel les hommes attribuent généralement leurs propres découvertes. Les Pygmées permettent à ces derniers le passage de la Nature à la Culture en leur faisant découvrir le feu, la forge, la cuisson des aliments et la domestication des plantes. Si les hommes leur reconnaissent plus que ce qu'ils ne leur ont réellement apporté, cette charge civilisatrice s'inscrit néanmoins dans une temporalité en recoupant leur rôle de premiers occupants du pays. En effet, les Grands Noirs ont effectué, à l'intérieur du bassin congolais, de nombreux déplacements durant lesquels ils ont noué des liens successifs avec diverses bandes aka (mais aussi avec d'autres groupes pygmées tels que les Baka du Cameroun), liens prenant éventuellement la forme de migrations communes. Leur identité de Sauveurs, inhérente à leur fonction d'Etre Civilisateur, se trouve renforcée dans la mesure où ils guident ces populations de savane à l'intérieur de la forêt, les initient à un monde qui leur est étranger et hostile. Ils les approvisionnent en produits forestiers (viande de chasse, aliments de collecte, plantes médicinales ...) mais permettent également leur emprise directe, bien que limitée par rapport à leur propre pression, sur ce milieu naturel en leur transmettant par exemple les génies du piégeage et l'arc mucical indispensable pour entrer en contact avec eux et s'assurer leur bienveillance. Il faut en effet rappeler que certains groupes ethniques comme les Kaka et les Ngando, possèdent une longue tradition d'activités économiques tournées vers la forêt. Cette situation, qui tend à être masquée par les conséquences de la colonisation française, le développement de l'agriculture et plus particulièrement aujourd'hui des cultures commerciales, se retrouve chez d'autres populations comme les Ngbaka qui menaient jadis une vie semi-nomade, partiellement forestière et basée sur la chasse, la pêche et la collecte, les activités agricoles étant alors limitées à la culture peu astreignante de la banane (THOMAS,

1963).

En s'établissant en lisière forestière et le long des cours d'eau, ces populations occupent l'espace culturel tandis que les Aka, considérés jusqu'alors comme les "maîtres" de l'ensemble du territoire, sont désormais confinés à l'espace naturel représenté par la forêt. Ce cli-vage dans la distribution géographique et la jouissance des attributs qui lui sont inhérents, est interprété par les Grands Noirs comme une division des tâches en fonction des compétences tandis que les Pygmées l'assimilent à un vol. D'après ces derniers, c'est au retour d'une longue expédition en forêt qu'ils ont la désagréable surprise de trouver leurs villages, (mbókà par opposition à lángò¹, investis par les Grands Noirs qui, installés à la forge, les chassent en forêt. Ces interprétations antagonistes sont à rapprocher de deux autres récits. Le premier est une légende mbuti dans laquelle les Pygmées, détenteurs du bananier se font dérober cette plante à la suite d'une duperie, leurs voisins s'appropriant les racines et ne leur laissant que les feuilles (TURN-BULL, 1966). Le second est un chant d'arc musical ngbaka dont l'analyse de l'énoncé, qui relate la découverte auprès des Aka des techniques et du rituel du piégeage, révèle qu'il ne s'agit pas en fait d'un don mais plutôt d'une transmission forcée (AROM, 1970). La situation est ainsi inversée : les Hommes qui n'étaient rien se trouvent pourvus de tous les traits culturels tandis que les Pygmées qui avaient tout sont entièrement déchus. C'est là l'autre face de l'ambivalence.

Relégués à la forêt, domaine de la sauvagerie aux yeux des Grands Noirs, les Pygmées, Etres Civilisateurs, Sauveurs, sont également les Sauvages. L'ambiguïté de cet espace, à la fois dévalorisé, dangereux, peuplé de monstres et de puissances maléfiques mais aussi pourvoyeur d'abondance et de nourritures convoitées, sous-tend la vision des Pygmées, objet de mépris mais aussi de crainte. La cohabitation sur un même territoire avec des esprits et des génies redoutés, le partage de facultés communes (force, habilité, agilité, mobilité), le pouvoir de les contacter, impressionnent, voire effraient les Grands Noirs. Ceux-ci ont d'ailleurs recours aux savoirs thérapeutiques et magiques des Pygmées et leur panthéon n'est pas sans être influencé par le monde naturel et surnaturel de ces derniers.

¹Le mythe dont il est question indique qu'à l'origine les Pygmées vivaient dans des villages sédentaires, identiques à ceux qu'habitent actuellement les Grands Noirs. Mbókà est le terme actuellement utilisé pour désigner de tels villages ; lángò désigne spécifiquement le campement, habitat actuel des Aka.

Déchus de la Culture, sauvages, les Pygmées sont voués à être dominés. Le pendant, en même temps justification de cette domination, est leur socialisation. En échange de services visant principalement l'utilisation d'un milieu naturel qui leur est difficilement accessible, les colonisateurs procurent aux dominés des biens dont ils ont perdu la production : objets forgés, plantes cultivées... La fourniture de tels produits n'est qu'un élément matériel d'une contrepartie beaucoup plus vaste et qui consiste en une politique de socialisation impliquant toute une conception des rapports avec les hommes et la nature. Pour les colonisateurs, les Pygmées sont des individus asociaux au mode de vie caractérisé par le laxisme, voire l'inexistence de règles : faiblesse de contraintes dans les relations sexuelles et les pratiques matrimoniales, insouciance à l'égard des ressources naturelles qui sont gaspillées, vol institutionnalisé... L'action moralisatrice prône donc l'organisation des mariages et l'apprentissage de la dot, la constitution de réserves alimentaires... Ces pratiques conditionnent la bonne reproduction de la vie, tant des hommes que des animaux et des plantes. Cette vision est inhérente à la confrontation de deux systèmes socio-économiques antithétiques (hiérarchisation et centralisation de l'autorité - faible inégalité et diffusion des pouvoirs, organisation lignagère - absence de groupes consanguins à grande profondeur généalogique, action déprédatrice - transformation limitée du milieu forestier...). La combinaison "homme-villageois" est indissociable de la connotation de "maître" (mó en monzombo, mólo en ngbaka, kùmù en ngando et en isogo). Ainsi, les *hommes-villageois-mâtres* s'opposent aux *pygmées-forestiers-dépendants*. Mais l'entreprise de domination en dépit de faux-semblants de la part des Pygmées (souplesse et malléabilité apparente dans les contacts), reste illusoire et ses justifications contestées.

Les rapports socio-économiques liant objectivement les deux parties ne correspondent pas en fait à l'état d'assujettissement que légitiment les représentations idéologiques.

Durant longtemps, en effet, les contacts ont dû prendre la forme d'une réciprocité équilibrée de services basée sur l'opposition complémentaire de milieux techniques et de modes d'insertion différents dans le milieu naturel. Les relations ne constituent pas une articulation conditionnant la reproduction de l'une ou des deux parties. C'est l'amorce néanmoins d'une dépendance mutuelle déterminée pour les Pygmées, hors de toute contrainte du type prélèvement sur les produits du travail, restriction à la liberté de déplacement, sanctions physiques institutionnalisées (ce qui n'exclut pas les tensions et les conflits prenant

la forme de châtiments corporels et d'escarmouches armées), par un besoin économique consistant en l'acquisition du fer qui entre progressivement dans la composition des instruments de production (hache, sagaie, couteau et, plus tard, machette). Bien plus que l'approvisionnement en nourritures d'origine agricole, dont la disponibilité était d'ailleurs autrefois beaucoup plus restreinte, c'est l'obtention de ce métal, dont les Pygmées pouvaient bien sûr se passer mais qu'ils recherchent en réalité, qui confère à ces rapports un caractère de nécessité. Le décalage entre le contenu réel des rapports et la nature qui en est donnée dans l'imaginaire des Grands Noirs est projeté, par sa négation même, dans le monde surnaturel des Ngbaka par exemple. Il s'agit du comportement que ces derniers attribuent aux mĩmbó, les génies du piégeage. En effet, les mĩmbó, qui étaient jadis des esprits des Pygmées que ceux-ci ont ensuite offert aux Ngbaka, ne chassent pas à leur profit, se contentent d'une part limitée du gibier qu'ils ont attrapé, attitude que les colonisateurs voudraient précisément voir exister dans leurs relations avec les autochtones. Morphologiquement, physiologiquement et culturellement comparables aux gens de la forêt, les mĩmbó apparaissent

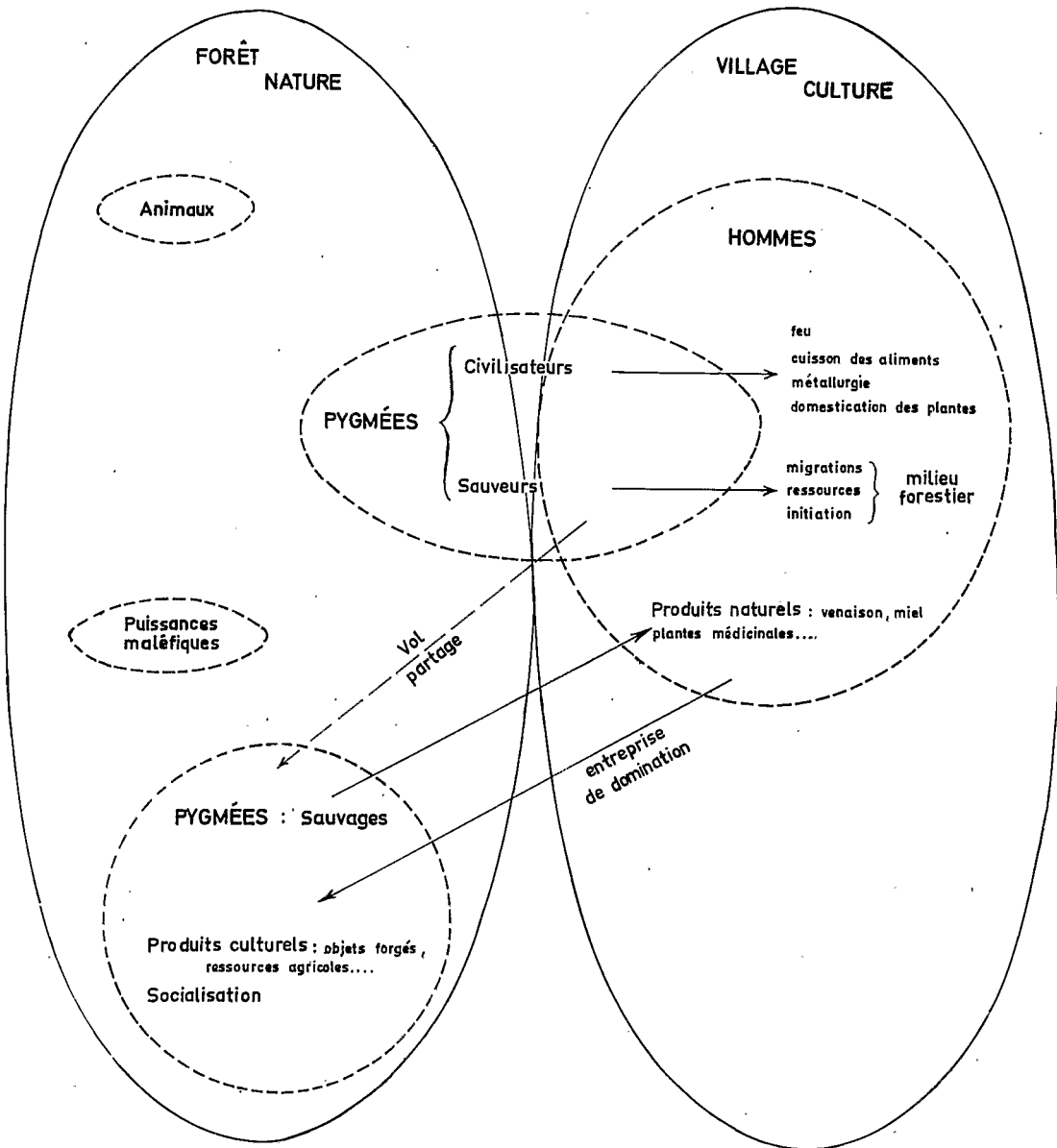
"non seulement comme 'les génies de la chasse au piège', mais encore une 'projection du client pygmée' dans un procédé magique d'appropriation" (AROM et THOMAS, 1974).

Les représentations idéologiques légitiment non seulement les rapports existants qui, suite à une division des tâches, permettent aux Grands Noirs de se consacrer à leurs activités par essence culturelles (métallurgie, agriculture), mais également des rapports de dépendance qui, non encore instaurés, restent à l'état de projet, d'ordre à construire (fig 2).

La figure 2 essaie de schématiser les statuts et fonctions des deux parties.

3. ECOLOGIE ET EXPLOITATION DE LA FORET

De l'ensemble des facteurs du milieu naturel qui présentent des variations (climat et régime des pluies, distribution temporelle des ressources, répartition spatiale des espèces, composition floristique des forêts en fonction de la nature du substrat, contacts avec les autres groupes ethniques (cf. BAHUCHET, 1978b), facteurs qui agissent comme des *contraintes écologiques* sur le mode de vie des chasseurs-collecteurs Aka, deux sont prédominants et permettent d'expliquer des différences qui sont observables dans les activités de subsistance à divers endroits du bloc forestier. Il s'agit d'une part du caractère hétéro-



gène de la forêt qui couvre l'aire aka, d'autre part des modalités des relations avec les diverses ethnies d'agriculteurs (relations qui subissent aussi l'influence de la nature de la forêt). Nous examinerons ici ces deux facteurs dans une perspective historique.

HETEROGENEITE DU MILIEU FORESTIER

Outre le fait que la forêt est constituée par une mosaïque, une juxtaposition de micro-milieus dûs à la mort et à la chute des arbres (qui provoque la croissance d'espèces végétant d'ordinaire dans le sous-bois), à une échelle plus grande la nature du sol détermine plusieurs types de formations végétales. Les sols humides, en effet, sont colonisés par des espèces particulières. Dans ces régions de la dépression congolaise, dépourvues de relief, les cours d'eau ont des lits très larges et très sinueux qui sont inondés périodiquement ou en permanence, ce qui forme des zones marécageuses. On trouve des formations différentes selon le degré d'humidité des sols, en fonction du rythme et de la durée de l'inondation (crue des cours d'eau) : une forêt dense marécageuse à couvert bas, poussant sur les sols inondés en permanence et sans drainage ; une forêt inondable à couvert haut sur les sols humides en permanence mais recouverts périodiquement par un ou deux mètres d'eau ; et une forêt mixte sur les pentes humides mais inondées pendant de courtes périodes et séchant ensuite. Outre la composition floristique qui est différente de celle des forêts de terre ferme, la faune des zones humides est très différente : c'est là que se déplacent plus particulièrement les mammifères les plus volumineux qui sont aussi les plus valorisés par les Aka, c'est-à-dire l'éléphant et le situtunga (*Tragelaphus spekei*) dans les forêts marécageuses, le bongo (*Boocercus euryceros*) dans la forêt mixte des pentes.

La forêt de terre ferme est constituée elle aussi de plusieurs types. D'une part une forêt semi-caducifoliée, dont la composition floristique présente des variations selon le sous-sol (forêt sur grès secondaires, sur grès tertiaires et limons, sur grès-quartzites, etc.) ; d'autre part une forêt sempervirente à une espèce très largement dominante (*Gilbertiodendron dewevrei*, Césalpiniacée), par taches. La grande faune de la forêt semi-caducifoliée (ou plus exactement "partiellement caducifoliée") est représentée par plusieurs espèces de céphalophes, des potamochères, et des grands singes (gorille et chimpanzé) ; dans la forêt sempervirente vivent plus particulièrement une espèce de céphalophe (*Cephalophus leucogaster*) et le bongo.

Ainsi, nous voyons que le modèle fondamental de la forêt tropica-

le humide n'est pas homogène comme on peut le lire quelquefois, mais hétérogène, aussi bien au niveau local qu'au niveau régional.

Avant la colonisation européenne, cette hétérogénéité se traduisait essentiellement par une différence de fréquence d'usage des techniques de chasse, et par des "gibiers usuels" différents. Des Pygmées vivant dans la région de la Lobaye, dans une zone où la forêt semi-caducifoliée de terre ferme est prédominante, tuent au cours de leurs chasses des grands anthropoïdes, des potamochères et des céphalophes, en utilisant principalement la chasse-poursuite à la sagaie en saison des pluies. A l'inverse, des Pygmées vivant près de la Motaba, en zone de forêts inondées, tuent plus souvent des éléphants et des situtungas, en utilisant cette même technique mais à toutes les saisons. Des groupes vivant près des sources de la Motoba, ou près de la Sangha, dans une région de mélange de forêt sempervirente et de forêt semi-caducifoliée, tuent plus fréquemment des bongos. Une telle diversité se retrouve dans la possibilité de consommer des chenilles : la région nord du "pays aka", subissant un climat tropical à une seule saison des pluies, est riche en arbres à chenilles (forêt de terre ferme à Méliacées), celles-ci étant disponibles une fois par an au plus fort des pluies. Au sud de la même zone par exemple, la forêt inondée possédant beaucoup moins d'espèces d'arbres parasités par des chenilles comestibles, et subissant un climat de type équatorial (sans saison sèche et avec deux maxima de pluies) offrira aux hommes beaucoup moins de chenilles, à des moments différents de l'année.

Il convient de tenir compte de ces caractéristiques du milieu naturel lorsqu'on doit comparer le mode de vie de divers groupes Pygmées d'Afrique.

LES ECHANGES AVEC LES GRANDS NOIRS

Les Aka entretiennent actuellement un réseau complexe d'échanges avec les Grands Noirs agriculteurs et sédentaires. En plus de travaux dans les champs pendant quelques semaines par an, les produits de chasse sont la base d'échanges réciproques (viande contre des outils de métal, du sel, des féculents).

Toutefois, l'utilisation des Pygmées comme main-d'oeuvre périodique dans les plantations, est assez récente (une vingtaine d'années). Par contre, les échanges de venaison contre des outils de métal sont très anciens.

Dans un contexte précolonial, les modalités des échanges paraissent sensiblement identiques pour la plupart des ethnies de forêt.

L'hétérogénéité du milieu forestier n'influe pas non plus sur le caractère de ces échanges ; ce qui variait c'était les espèces animales dont la viande était prélevée. Il n'y avait pas d'influence notable des nécessités des villageois sur les types de chasse utilisés. Il s'agissait en effet pour les Aka de fournir à ces derniers, pour leur propre consommation, l'excédent des produits alimentaires issus de leurs activités quotidiennes.

Les choses changèrent lorsque se créa un marché commercial et une demande extérieure de produits qui n'étaient traditionnellement utilisés ni par les Aka ni par les villageois. Ceci dès l'instant où les Portugais entreprirent, par le jeu d'ethnies commerçantes intermédiaires, leur commerce de traite sur les côtes du Congo (XVII^e siècle), c'est-à-dire bien avant que les Européens ne pénétrèrent dans le bloc forestier dont il est question ici. La première mention qui est faite d'un tel commerce se trouve dans la *Description de l'Afrique* de O. DAPPER en 1686 ; il y indique que des "nains", vivant à l'intérieur dans la forêt, apportent des "dents d'éléphant" aux citadins du royaume de Lovango, ces défenses d'ivoire étant ensuite vendues aux Portugais.

"... Ce sont les Lovangois qui vendent le plus d'ivoire aux Européens ils le vont acheter des Jagos à Bokke-Meale, où ils portent du sel dans des paniers sur la tête de leurs esclaves. (...) Les Jagos tirent les dents d'éléphants de certains petits hommes nommez *Mimos* & *Bakke-Bakke* sujets du Grand Macoco. Les Jagos assurent que ces Nains savent se rendre invisibles, lorsqu'ils vont à la chasse, & qu'ainsi ils n'ont pas grand peine à percer de traits ces animaux, dont ils mangent la chair & vendent les défenses (...)"

"Des provinces de Bokke-Meale, d'Ocango & de Conde"
Description de l'Afrique d'O. DAPPER, 1686) (Fig. 3).

Les documents manquent pour analyser l'importance de cette économie de traite dans le nord-ouest du bassin congolais avant la pénétration blanche au début du XX^e siècle. Quelques indices laissent à penser que les habitants de cette zone participaient activement au commerce de l'ivoire (SAUTTER, 1966), l'expédiant tant vers le Stanley Pool au sud (le long des axes fluviaux, Sangha et Oubangui) que vers le nord-ouest (Cameroun, Adamawa) par l'intermédiaire des grandes colonnes de commerçants Hausa (BRUEL, 1918).

Au moment de la colonisation, ces commerces furent imposés aux villageois et par contrecoup, ceux-ci obligèrent les Pygmées avec lesquels ils effectuaient des échanges, à participer à l'exploitation des ressources naturelles. Dès cet instant ces échanges agirent comme des contraintes, modifiant les relations des Pygmées avec la forêt (accentuation de l'effort de chasse, utilisation privilégiée de certaines techniques de chasse, par conséquent modification des structures des groupes, etc.). Cependant, en dépit d'une domination qui s'aggraverait, le

statut de "maître" des Grands Noirs (kònzà) correspond plus à une position de tuteur et de protecteur que de propriétaire. "Maîtres" qui ne possèdent pas les Pygmées mais se les rendent dépendant en monopolisant la métallurgie et l'agriculture, mais surtout l'accès aux nouveaux circuits économiques. La dépendance des Aka ne peut en aucun cas être assimilée à une forme d'esclavage, rapprochement parfois effectué par le colonisateur européen à la suite d'une appréciation faussée par l'interprétation que les Grands Noirs donnent de leurs rapports avec les Pygmées. Il n'y a pas désocialisation de ces derniers, contrôle de leur reproduction démographique et économique par leurs "maîtres". La reproduction des campements s'effectue sur la base du système de parenté aka (GUILLAUME, sous presse).

LA TRAITE COLONIALE

L'hétérogénéité de la forêt dont il a été question auparavant devient marquante lorsque les Blancs pénétrèrent le bloc forestier, à partir de 1890, et le découpèrent en *Compagnies concessionnaires* par décret de 1899. Ces compagnies avaient le privilège d'exploitation des produits naturels (caoutchouc, résines, oléagineux, ivoire et peaux) et le monopole du commerce (COQUERY-VIDROVITCH, 1972).

Les produits naturels susceptibles d'être commercialisés sont peu nombreux et d'importance variable. Le caoutchouc, l'ivoire, les peaux et les noix palmistes furent des ressources ayant un marché important et permanent ; par contre d'autres produits mineurs ne furent commercialisés qu'occasionnellement et sur une petite échelle, ainsi des résines de copal, du raphia, du rotin (utilisé aussi pour tresser les emballages du caoutchouc) et des noix de kola. Certaines de ces ressources sont localisées dans les zones de forêt marécageuse (copal, ivoire, raphia), d'autres comme les palmistes à la bordure de la forêt (Lobaye particulièrement). De ce fait les villages* qui différaient, en exploitant des ressources variées. A cette diversité liée à la répartition spatiale s'ajouta l'intérêt des compagnies concessionnaires qui a varié avec le temps.

3.1. De 1899 à 1910 : l'ivoire

Dès le début furent créées plusieurs factoreries sur chaque concession, factoreries dont le but exclusif était le commerce, et tout particulièrement le commerce de l'ivoire. L'Afrique Equatoriale Française dans son ensemble exporta plus de 100 tonnes d'ivoire par an pendant ces années : 107 t/an en moyenne de 1896 à 1900, 174 t/an en 1901-1905, 160 t/an en 1906-1910 (BRUEL, *op. cit.*). Les villageois étaient

* ... de ces diverses régions avaient des activités de production ...

responsables du marché de l'ivoire, mais il est évident que les Pygmées en étaient les principaux producteurs, plusieurs textes en font mention. Ils étaient les seuls à être spécialisés dans la poursuite des éléphants avec des sagaies puis plus tard à l'aide de fusils lorsque ceux-ci furent distribués par les agents des compagnies pour accentuer la chasse; les autres ethnies se contentaient de tendre des pièges (longo, dans plusieurs langues). A leur supériorité technologique (métallurgie, poterie), les Grands Noirs ajoutent donc désormais leur rôle d'intermédiaires, rôle qui ira en s'accroissant jusqu'à nos jours aux dépens de la plupart des Aka.

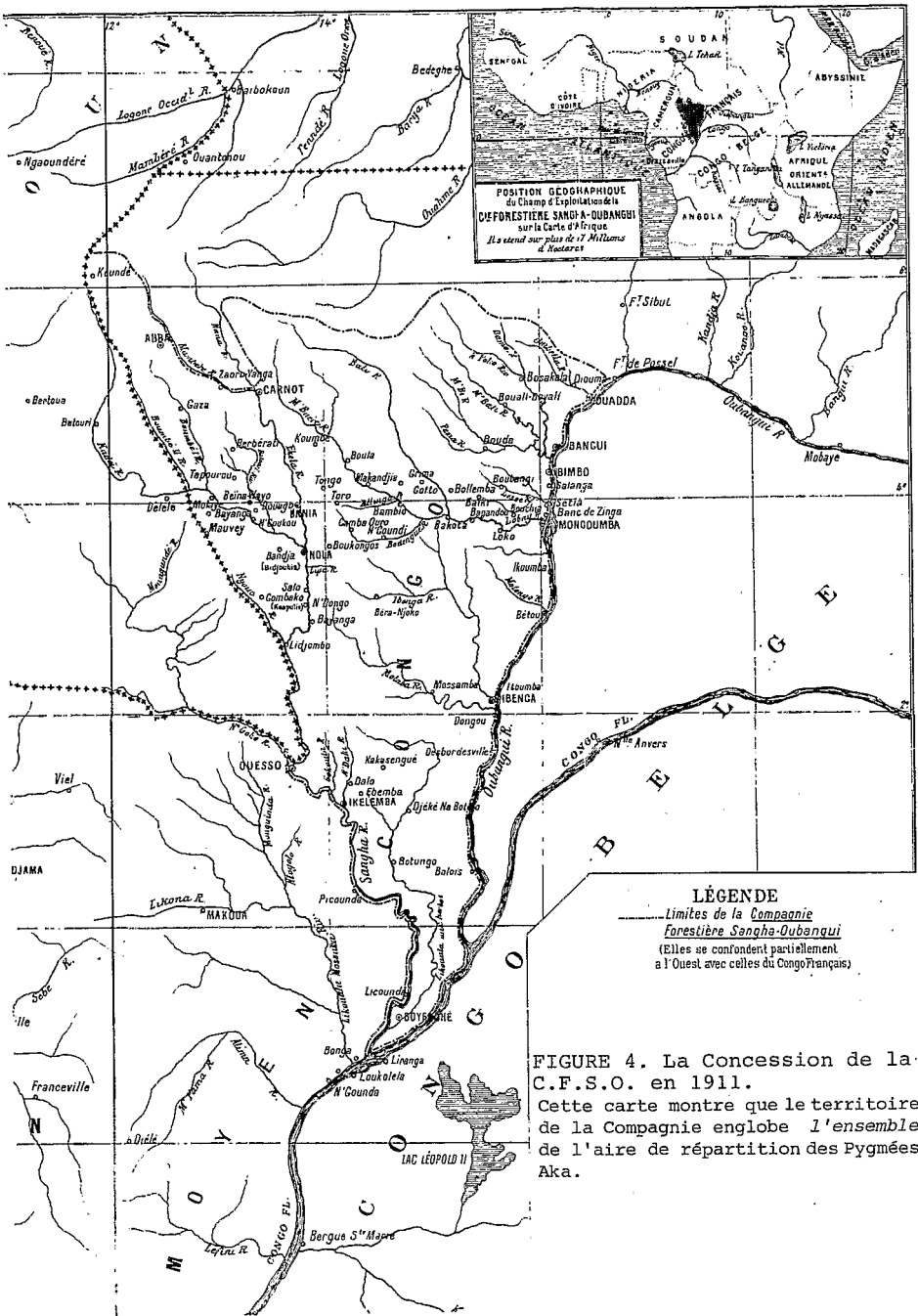
Cette exploitation de l'ivoire a eu plusieurs conséquences :

- le développement d'un type de chasse fournissant en abondance une viande traditionnellement valorisée mais peu utilisée ;
- une intensification des contacts, qui s'accompagne d'une diversification mais surtout d'une augmentation du volume des biens échangés. Pour les Pygmées, la contrepartie de l'ivoire consiste principalement en fer et en sel ;
- une régression du peuplement d'éléphants ;
- le renforcement des bases propres au pouvoir du tùmá "maître de la grande chasse". A cause de ses qualités personnelles de force et de courage, de sa fine connaissance de la nature et de ses savoirs magico-religieux, son intervention est indispensable pour l'organisation et le succès d'une chasse à l'éléphant. Son rôle est donc primordial dans le procès d'acquisition du fer, notamment des grands fers de sagaie, contrepartie privilégiée des défenses. Mais s'il conditionne l'obtention de l'ivoire et en contrôle le troc, il n'élargit pas pour autant le champ de son autorité. En effet, ni lui, ni le mbàì mòtò (l'aîné du groupe agnatique dont l'audience s'étend au-delà de sa parenté) qui centralise le fer reçu à la suite d'une grande chasse, n'accèdent à un pouvoir généralisé et n'accumulent de biens matériels, qui restent en réalité ceux de leur groupe entier : malgré l'introduction croissante de fer, la jouissance des biens matériels reste égalitaire.

À partir de 1908, en grande partie à cause de la distribution d'armes à feu, le commerce de l'ivoire perdit de l'importance, les éléphants diminuant sérieusement en nombre. Les compagnies s'intéressèrent alors de plus en plus au caoutchouc.

3.2. De 1910 à 1940 : le caoutchouc sauvage

En 1910, les onze sociétés concessionnaires qui se partageaient la forêt du Nord-Congo fusionnent pour former la *Compagnie Forestière Sangha-Oubangui* (CFSO), sur une concession de 17 millions d'hectares in-



cluant précisément le pays Aka (fig. 4). Cette compagnie n'avait dès lors droit qu'à un affermage du caoutchouc. Le commerce à nouveau libre ne lui était plus un monopole, mais en fait la CFSO resta tout de même la seule commerçante.

Dès lors la Compagnie utilisa la main-d'oeuvre des villages pour collecter le caoutchouc en saignant les arbres dans la forêt (fig. 5).



FIGURE 5. Couteau à saigner les arbres à caoutchouc.

Il s'agit d'une serpette à palmier, traditionnelle, dont l'extrémité **est tronquée** et repliée en gouge. Longueur 23 cm. (Région de Ndèlè, Sangha, achat juin 1979).

Dessin D.MOLEZ

Les agents de la Compagnie, laissés seuls dans les factoreries, obligeaient véritablement par la force les hommes à vivre en forêt pour récolter la gomme. Ce caractère obligatoire de la récolte était accentué par la nécessité de payer ses impôts en caoutchouc². Ce fut la sinistre époque du travail forcé, dénoncée en particulier par André GIDE dans le *Voyage au Congo* (1927).

Les hommes étaient donc obligés de vivre en forêt pour travailler sans trêve, les femmes de faire au village des plantations de manioc pour nourrir les colonnes de porteurs, les armées et les travailleurs des routes. Dans ce contexte, les villageois, épuisés par cette collecte, et matériellement empêchés de subvenir à leurs besoins alimentaires, s'en remettaient pour une part à leurs "alliés" Pygmées pour produire de la viande (les Pygmées n'on en effet jamais participé à la récolte du caoutchouc). Ceux-ci utilisèrent donc la technique de chasse

²CHEVALIER écrit en 1923 : "En Afrique équatoriale la cueillette du caoutchouc a été une des causes principales du marasme dans lequel est tombé le pays (...) Alors que sur les plantations [d'hévéa] un indigène peut recueillir dans sa matinée le latex qui permettra de préparer 3 kg de caoutchouc, il faut compter que dans la brousse l'indigène met en moyenne cinq à dix jours pour produire 1 kg de gomme. Pour acquitter l'impôt d'un village du Congo ou de l'Oubangui, tous les hommes du village devaient demeurer pendant des semaines, et parfois des mois, en pleine forêt, négligeant pendant ce temps leurs cultures vivrières et vivant dans les conditions les plus antihygiéniques."

qui leur était la plus familière, la poursuite à la sagaie, et tuèrent des animaux moins dangereux et plus facilement accessibles que l'éléphant, tout particulièrement les potomachères.

Toutefois à partir de 1925 s'ouvrit un marché pour les peaux de céphalophes³ qui étaient tannées sur place et expédiées en France pour faire des manteaux et des "peaux de chamois" (*sic!*). L'intérêt commercial présenté par ces peaux, joint au fait que les Pygmées étaient souvent installés en forêt à proximité des camps de travailleurs afin de leur procurer de la viande mais aussi de les aider en participant à leurs battues avec des filets (la chasse traditionnelle des ethnies d'agriculteurs), permettent de faire remonter à cette époque l'acquisition par les Aka de la maîtrise de la chasse aux filets. Ceci est en accord avec les récits et les traditions tant des Aka que de certaines ethnies voisines (en particulier Ngando) selon lesquels la chasse aux filets est celle des villageois alors que la "vraie chasse" des Pygmées est la poursuite à la sagaie. Plusieurs indices confirment cela, en particulier le mode de partage de la viande qui est rien moins qu'égalitaire si on le compare à celui des animaux tués pendant les chasses collectives à la sagaie (cf. BAHUCHET, 1978a, pour le détail des partages).

Bien que le caoutchouc soit de très loin le produit auquel la Compagnie accorda le plus d'intérêt, elle organisa également la récolte du copal (résine utilisée dans l'industrie des vernis) et des noix de palmier *Elaeis guineensis* (l'amande ou "palmiste" fournit une huile utilisée dans les industries alimentaires - margarine - et chimiques - savonnerie). Si les Pygmées ne participèrent pas à la récolte du caoutchouc, il est attesté qu'ils contribuèrent à la fourniture du copal et de palmistes dans l'Ibenga et la Motaba. En Lobaye, ils n'exploitèrent ces ressources que plus épisodiquement ; ils furent surtout des pourvoyeurs de venaison.

3.3. A partir de 1940 : chasseurs de céphalophes

De plus en plus souvent les chasseurs utilisèrent la chasse collective aux filets. Cette chasse, pour être efficace, nécessite la participation de nombreux adultes, hommes et femmes, qui effectuent la battue. Les campements furent alors d'une taille beaucoup plus importante qu'auparavant (40 à 60 adultes au lieu de 15 à 25), et ce d'une manière permanente.

³Selon MALBRANT et MACLATCHY (1949: 228), l'A.E.F. exporta en 1937 un tonnage de peaux de céphalophes équivalent à 800.000 bêtes .

Cet abattage des céphalophes, important pendant la période de récolte du caoutchouc s'intensifie encore à partir de 1937, après la disparition de la CFSO, la création des *Sociétés Indigènes de Prévoyance* et le développement des scieries, mines de diamants, plantations d'hévéas et de caféiers, toutes entreprises ayant de nombreux employés provenant souvent d'autres régions. En 1949, les employés forment 22 % de la population des districts de Boda et Mbaiki (BOUSCAYROL, 1950).

Les Sociétés Indigènes de Prévoyance (SIP) avaient pour but de développer l'agriculture, l'élevage, la chasse, la pêche et la cueillette et d'organiser la préparation, la circulation et la vente des produits (SURET-CANALE, 1977). Après la seconde guerre mondiale, une forte demande de peaux brutes s'établit, à la suite de la diminution du cheptel (notamment caprin) européen : en 1945, par décret, les SIP eurent le monopole de l'achat des peaux. Dans certaines zones de forêt comme Bambio en Lobaye, le marché annuel dans les années 50 était de l'ordre de 27 000 peaux de *Cephalophus monticola* (DONGIER, 1953).

La régression des expéditions de grande chasse à la sagaie, liée à de nouvelles motivations et à la raréfaction du gros gibier, provoqua un effritement de la position du personnage du tùmá dont on a déjà souligné l'importance, tandis que le devin-guérisseur ngàngà intervient de plus en plus et assure de nombreux rituels pour les activités cynégétiques qui reposent de plus en plus exclusivement sur la chasse aux filets.

Ainsi les Aka se consacrent eux-mêmes à la recherche des biens d'exportation ou y contribuent indirectement en participant à l'alimentation des travailleurs. Dans les deux cas, l'intervention des Pygmées implique des activités de production tournées vers l'extérieur. Cette tendance répond précisément au besoin de l'administration coloniale.

4. LA POLITIQUE D'"APPRIVOISEMENT"

Personnages énigmatiques, longtemps classés dans la pensée européenne comme génies, monstres puis "pré-hommes" ou "hommes-singes", les Pygmées ne se sont vus conférer le statut d'homme que peu avant l'implantation des structures coloniales.

Ils sont perçus par les administrateurs comme des êtres "arriérés", "frustes", menant une vie "errante" et "vagabonde" à la recherche de subsistances. Leur primitivité n'apparaît pas cependant une entrave insurmontable à la "mission civilisatrice" des colonisateurs. "Naïfs", d'un naturel "doux" et "paisible", ils ne sont pas des éléments

de désordre tandis que pour les missionnaires, leur prétendue croyance en un Dieu unique facilite et justifie pleinement leur christianisation tout en prouvant l'universalité du monothéisme jusque chez les populations les plus primitives.

Cette entreprise de colonisation répond au mobile hautement humanitaire de les libérer de l'assujettissement absolu dans lequel ils seraient maintenus par leurs voisins. Elle prend la forme, vers 1930, d'une politique dite d'"apprivoisement" reposant sur des actions empreintes de "douceur", de "ménagement", de "bienveillance" et requérant "tact", "circonspection" et "patience". Elle a pour objectif de mettre les Pygmées en confiance, de les attirer et les habituer au contact des administrateurs à l'aide de cadeaux (fer, sel, tabac...) et en leur faisant prendre conscience des avantages présentés par les soins médicaux. Ainsi, verront-ils rapidement tout l'intérêt de traiter directement avec les Blancs en se dégageant de leurs intermédiaires traditionnels.

Cette politique de "prudence" s'explique par le tempérament "timide" et "craintif" des Pygmées (toujours susceptibles de fuir en forêt ou de passer sur la rive belge de l'Oubangui), leur non-préparation à l'idée d'"émancipation" mais aussi les dangers présentés par la résistance des "maîtres" soucieux de préserver leurs privilèges. Ce type de rationalisation et de comportement est une constante de l'entreprise coloniale face au problème de la dépendance, notamment en Afrique sahélienne et saharienne en ce qui concerne les esclaves et les tributaires (GUILLAUME, 1975). Brusquer l'évolution amorcée risque d'entraîner une situation chaotique et difficilement maîtrisable. Car il s'agit bien aussi de jouer sur les rapports de force traditionnels. Des écrits mentionnent, par exemple, le concours des Pygmées pour dénoncer et localiser les Grands-Noirs réfractaires aux travaux imposés par l'administration coloniale. Lors de la répression en 1907 par des militaires français contre le village d'Enyèlè, les Pygmées, mécontents des habitants de cette agglomération, aident la colonne armée à traverser la forêt et surprendre les villageois (BRUEL, 1911). Le but de l'administration est d'extraire les Pygmées du "joug" de leurs "maîtres" pour les placer sous sa propre emprise. De la sorte, elle s'assure leur participation à "l'oeuvre de production" afin d'améliorer la "mise en valeur" de la Colonie, leur collaboration ayant en outre pour corollaire l'affaiblissement et le contrôle plus effectif de leurs voisins.

La contribution des Pygmées est en effet indispensable pour l'exploitation (qui a longtemps consisté en une simple "économie de pillage") de ces régions faiblement peuplées. Le manque de main-d'oeuvre est ag-

gravé par le système colonial lui-même : méfaits du régime concessionnaire et des travaux imposés par l'administration (exode, malnutrition, forte mortalité...). Il faut y ajouter l'essor de la maladie du sommeil dont les confluents de l'Ibenga et de la Motaba avec l'Oubangui constituent un important foyer. La valeur des données démographiques, provenant pour le début de la colonisation d'estimations très approximatives, limite les possibilités d'extrapolation mais "il faut noter, écrit C. COQUERY-VIDROVITCH (*op. cit.*) la chute brutale affectant le Bas-Oubangui (Ibenga, Motaba, Likouala), qui correspondit assurément à un phénomène réel : celui de la quasi-désertion du pays sous l'effet du régime de la Cie Forestière et de la maladie du sommeil".

Au fur et à mesure de l'"apprivoisement" des Pygmées, de leurs contacts répétés avec les administrateurs, se développe à leur égard une opération de "stabilisation". Mise en oeuvre auprès des autres populations depuis les années 1915, elle consiste en un regroupement de l'habitat le long des axes de communication afin de mieux contrôler les individus (recensement, perception de l'impôt, organisation de marchés hebdomadaires, recrutement de travailleurs...). Les Pygmées sont invités à s'établir en villages au bord des pistes, à entreprendre des plantations et à vendre directement leurs produits sur les marchés ou aux factoreries. En vertu de la prudence avec laquelle doit être conduite cette action, ils ne sont pas soumis dans un premier temps aux obligations que leurs voisins ont d'emblée supporté. Mais la finalité de cette politique par étapes est d'associer pleinement les Pygmées au système colonial. Cet objectif est clairement exposé dans les recommandations faites en 1934 par le Gouverneur Général de l'Afrique Equatoriale Française aux chefs de circonscription :

" (...) Dans les derniers rapports reçus, j'ai noté avec satisfaction que, déjà dans certaines circonscriptions, le contact avait été pris avec eux et qu'un bon nombre avaient été recensés et avaient créé des villages et plantations. Je tiens à vous confirmer mes précédentes instructions sur ce point. Persistez dans les efforts déjà réalisés, et mettez tout en oeuvre pour pouvoir recenser d'une façon aussi complète et précise que possible, les Babingas de votre territoire. Le recensement a pour des êtres primitifs, la valeur d'une soumission, et à la fois d'ingratitude : son importance, j'en suis persuadé, ne vous échappera pas.

Je tiens également à ce que vous les fassiez bénéficier aussi rapidement et pleinement que possible, des bienfaits de notre assistance médicale indigène.

Pour arriver à ces fins, comme pour tout ce qui les touche, je vous conseille d'agir avec la plus grande diplomatie, beaucoup de modération et de bienveillance, car une fausse manoeuvre suffirait à les éloigner de nous pour longtemps. Maintenez avec eux un contact aussi étroit et ouvert que possible, protégez-les contre leurs anciens maîtres, qui les exploitent et dont ils sont las; fixez-les en leur faisant construire des villages dans des emplacements sains et en leur demandant d'y créer des plantations suffisant à leurs besoins.

Un meilleur confort, une indépendance nouvelle ainsi trouvés, l'assurance des soins médicaux et de notre protection suffiront sous peu à les acclimater et à leur faire oublier leurs instincts de nomades primitifs de la forêt.

C'est seulement plus tard, lorsqu'ils seront habitués à nous et à nos institutions, dont ils auront profité et dont ils tiendront à jouir encore, que nous pourrons faire tomber sur eux le poids de l'impôt et de l'obligation prescrite. Ainsi vous ne devez pas inscrire sur les rôles d'impôts, avant une période de cinq ans, ceux que vous aurez recensés (...)"

Le démarrage de ce programme varie selon le degré d'implantation administrative régionale. En 1933, des Pygmées de la zone d'Epena, au sud du pays aka, sont déjà recensés, fixés et payent l'impôt, ce qui conduit l'administration à les citer en exemple aux Aka. Ces derniers, dans l'Ibenga-Motaba, font l'objet, vers 1936, de quelques recensements très fragmentaires. Ils participent à l'exploitation du copal, des palmites et commencent à écouler leur production sans passer par les "maîtres". Certains s'installent à proximité des pistes, assurent quelques travaux de voirie aux abords de leurs implantations et se mettent à cultiver manioc, maïs et banane tandis que les Grands Noirs les découragent dans leur entreprise et leur prodiguent sciemment de mauvais conseils quant aux techniques culturales. Si les Aka sont sans aucun doute touchés par l'économie coloniale, il semble que la politique de "stabilisation" ne concerne qu'une minorité d'entre eux et n'intervienne principalement que dans la zone riveraine de l'Oubangui. En Lobaye, sa mise en oeuvre paraît encore plus limitée. Cela s'explique peut être par l'emprise tardive de l'administration, le rattachement successif de la région à diverses entités territoriales et les nombreuses modifications de son organisation interne. Des campements s'installent en bordure des axes de communication mais ce n'est qu'en 1949 que les Aka des districts de M'Baïki et Boda font l'objet d'un recensement partiel tandis que ceux de Mongoumba ne sont pas touchés par cette première investigation. Les Pygmées fournissent de la viande de chasse en la vendant parfois directement sur les marchés et leur apport est précieux vu les grandes difficultés de ravitaillement de la main-d'oeuvre.

Il apparaît ~~qu'il~~ que, dans l'ensemble, la politique d'"appropriation" a été éphémère et ses résultats contraires à l'objectif poursuivi. Si l'amorce d'une profonde acculturation a semble-t-il lieu chez quelques groupes des régions de Bétou et Dongou qui accèdent en même temps à une certaine indépendance économique, ailleurs, l'entreprise d'"émancipation" conduit à une aggravation de la dépendance des Aka à l'égard des Grands Noirs. Favorisant l'accroissement de leur production vers l'extérieur, le développement de la fréquence et du volume de leurs échanges ainsi que la création de nouveaux besoins, l'intervention coloniale ne donne cependant pas aux Pygmées les moyens de contrôler leur

ouverture accélérée sur un monde nouveau, renforçant par là-même la position privilégiée des intermédiaires Grands Noirs.

5. L'INSERTION DANS LES ACTIVITES DE PRODUCTION DES GRANDS NOIRS

A la suite du plan d'"apprivoisement", le processus de dépendance se développe sans intervention extérieure directe. Ce n'est qu'en 1974 que les pouvoirs publics se manifestent à nouveau en ce qui concerne la partie centrafricaine du territoire aka.

Cette période d'environ 25 ans voit cependant l'avènement d'un facteur déterminant pour l'évolution des rapports entre Pygmées et Grands Noirs. Il s'agit de la reprise puis de l'expansion de l'agriculture avec un seuil décisif constitué par l'introduction, dans les années 1960, de la culture commerciale du café qui se généralise auprès de la plupart des agriculteurs de la Lobaye.

Désormais, les services attendus des Pygmées tendent à reposer de moins en moins sur leur pratique et leur savoir forestiers. A leur position de fournisseurs de produits (ivoire, venaison, peaux, copal, palmistes) dont l'obtention s'insérait globalement au cadre techno-économique traditionnel, se substitue un nouvel état qui voit leur intégration à un milieu technologique et à des activités de production qui leur sont étrangers. Ils deviennent une force de travail principalement utilisée dans l'agriculture, cette tendance se développant au détriment de leur vie forestière. Du système d'échange initial gibier-produits de collecte/fer-produits agricoles, on passe au système travail/nourriture-objets manufacturés traditionnels et européens-biens de consommation-argent. La nature de la contrepartie dépend du type de service fourni. L'argent, introduit depuis quelques années (il l'avait également été mais de manière limitée et éphémère lors de la politique d'"apprivoisement"), intervient principalement dans les salaires versés pour les travaux agricoles.

Cette tendance, générale en Lobaye, revêt néanmoins des formes diverses et est plus ou moins marquée selon l'identité et la situation des ethnies, voire des villages, avec lesquels les Aka sont en contact.

Dans la région de Kenga, où la culture du café n'est que faiblement implantée, les Ngando, qui chassent eux-mêmes durant plusieurs mois de l'année, réclament essentiellement aux Pygmées de la venaison qu'ils écoulent ensuite vers des centres urbains et les grandes exploitations forestières et caféières employant une nombreuse main-d'oeuvre. Il est im-

portant de souligner ici que ce commerce de viande n'est jamais (ou extrêmement rarement) effectué directement par les Pygmées mais par l'intermédiaire des villageois avec lesquels ils sont liés. Ceci à la différence de ce qui se passe pour les Mbuti de l'Ituri où ce sont des commerçants étrangers à la région (et différents des villageois entretenant traditionnellement des échanges) qui pratiquent le commerce de viande (HART, 1978). Les Pygmées maintiennent donc des activités forestières qui sont conditionnées par leurs voisins. Le temps passé à la chasse est en grande partie consacré à la capture de gibier destiné à leurs "maîtres". En outre, ils utilisent de plus en plus exclusivement la chasse aux filets, tout en ayant récemment appris des villageois l'usage des pièges à collet qui se substituent à la poursuite à la trace. Ils utilisent ceux-ci en nombre croissant, les pièges étant construits en saison des pluies, avec des câbles de freins de bicyclette. Cet usage, avec le fait qu'ils surveillent aussi des pièges appartenant à leurs "maîtres", entraîne une réduction notable de la fréquence de déplacement des campements.

A un degré un peu moindre, on retrouve la même importance des produits de la chasse dans les régions encore fortement giboyeuses de Ndèle.

Là, les Pygmées passent une grande partie de l'année à chasser aux filets pour vendre la viande aux villageois (Banda-Yangere agriculteurs). Pendant le reste de l'année, ils louent leurs services aux planteurs indigènes de café contre de l'argent.

Ailleurs (Mongoumba, Loko, Bagandou, à une vingtaine de kilomètres seulement de Kenga, Ngoto, Bambio), les Grands Noirs font largement appel aux Pygmées pour travailler dans leurs plantations. Le développement des superficies consacrées aux cultures vivrières et au café nécessite une main-d'oeuvre en nombre souvent insuffisant dans les villages. Le recours aux Pygmées vient renforcer les capacités productives des Grands Noirs. Il contribue à pallier le manque de main-d'oeuvre, mais permet aussi à ces derniers de se décharger des tâches les plus pénibles et d'effectuer éventuellement d'autres travaux.

Parallèlement à leur insertion à la production agricole, les Pygmées continuent à exploiter la forêt pour leur propre compte ainsi que pour celui de leurs "maîtres". Leur participation aux travaux agricoles a lieu principalement en début de saison sèche (décembre-janvier) lors des défrichements et de la récolte du café. Elle tend à se généraliser à la majeure partie de cette saison (abattage des grands arbres et brûlis en mars), le cycle annuel étant divisé en deux périodes, l'une de

plus en plus déterminée par la vie économique des villages, l'autre reposant sur des bases plus traditionnelles. Cette dernière période est dominée par la collecte des chenilles (saison des pluies) à laquelle participent d'ailleurs de nombreux villageois (à l'exception des Monzombo, gens du fleuve) qui établissent des campements voisins de ceux de "leurs" Pygmées. Il existe entre les deux situations extrêmes, vie forestière entrecoupée d'un séjour de quelques semaines à proximité des villages en début de saison sèche-fixation en lisière de l'espace agricole avec installation dans le sous-bois pendant une partie de la saison des pluies (août-septembre), des combinaisons intermédiaires : retour en forêt durant la totalité de la saison des pluies, en pleine saison sèche pour chasser au filet, collecter le miel et pêcher en marigot chez certaines bandes... La tendance générale est cependant à une attraction croissante du pôle villageois.

Le processus d'intégration à l'économie des Grands Noirs se réalise à travers un ensemble de phénomènes qui correspond à l'évolution décrite pour la zone méridionale du pays aka (DEMESSE, 1978) :

- régression du nomadisme : le temps passé dans les campements établis en bordure de forêt et à hauteur des villages, va s'allongeant. La chasse et la collecte se pratiquent de plus en plus à partir de ces campements de base et non plus des camps temporaires de forêt que l'on déplaçait régulièrement.

- exploitation d'un territoire de plus en plus restreint : aux grandes expéditions de chasse se substituent peu à peu des incursions forestières plus limitées dans le temps et l'espace.

- raréfaction des ressources naturelles et baisse d'efficacité des activités de prédation : la faune est en net recul sur les territoires les plus fréquemment parcourus. Le gros gibier comme l'éléphant, le bongo, le potamochère se fait rare et subsiste loin en forêt. Les captures les plus courantes sont des céphalophes et autres petits gibiers : athérures, mangoustes, genettes, rats, écureuils. Les céphalophes, gibier par excellence des battues au filet (qui donnent de moins en moins lieu à des expéditions de longue durée) sont également capturés par piégeage. La prise des autres animaux relève de cette dernière technique ainsi que des petites chasses-poursuites menées en famille ou à 2-3 hommes avec l'aide éventuelle de chiens. Le piégeage et ce type de chasse-poursuite sont en plein développement car particulièrement appropriés aux modifications du milieu animal et des activités de chasse en général (affaiblissement du nombre des participants, brièveté des expéditions).

Dans cette phase de désagrégation de l'économie traditionnelle, la diminution du volume des subsistances acquies en forêt (due principalement au déclin de la chasse et de sa productivité) a pour corollaire la consommation grandissante de produits d'origine agricole (manioc, maïs, banane). Ces derniers ne sont plus un simple appoint et entrent en proportion importante dans l'alimentation des Pygmées qui peut devenir moins équilibrée et génératrice d'un état de malnutrition. Ainsi l'ancienne dépendance, basée sur l'obtention de produits manufacturés issus d'un milieu technique plus développé et sur les conditions d'accès aux cir-

cuits d'échanges, se trouve considérablement élargie par la dépendance nouvelle dans le cadre des possibilités de reproduction alimentaire. A la différence des Pygmées Baka liés aux Konabembe (Sud-Est du Cameroun) qui, dès les années 1955, créent leurs propres plantations (ALTHABE, 1965), les Aka passent à l'agriculture sans accéder à une indépendance de production. Le temps investi par les Pygmées dans les travaux sur les champs villageois et dans leurs activités forestières, les normes culturelles inhérentes au travail de la terre constituent des entraves à l'instauration d'une production agricole autonome et suffisamment volumineuse pour fournir les ressources qui leur sont nécessaires. Ces facteurs limitatifs sont renforcés par le poids de la situation de dépendance préexistante. Les champs dont bénéficient les Pygmées sont généralement des plantations (manioc, banane, palmier à huile) définitivement ou momentanément abandonnées par leurs "maîtres". Dans les cas de sédentarisation les plus marqués (excepté pour des groupes de la zone de M'Baïki qui cultivent depuis une dizaine d'années pour leur propre compte), ils commencent toutefois à défricher de petites parcelles.

L'élargissement de la dépendance voit l'intervention des Pygmées dans d'autres secteurs de l'économie des Grands Noirs : pêche chez les Monzombo, artisanat, portage, construction de l'habitat, activités domestiques - puisage de l'eau, travaux d'entretien, préparation de la cuisine.

Les "maîtres" affermissent leur pression en développant le système du crédit qui lie les Pygmées et les rend redevables de leurs créanciers. Leur position est favorisée par le faible réseau de marchés sur lesquels les Pygmées pourraient directement s'approvisionner. Ainsi l'argent, qui entre de plus en plus dans la composition des salaires, revient immédiatement en possession de ceux qui l'ont versé. Par leurs villégiatures croissantes sur l'espace agricole et, donc, la régression de leur mobilité spatiale, les Pygmées sont "à portée de main" de leurs voisins et tendent à devenir une main-d'oeuvre facilement corvéable. Durant les périodes d'installation à proximité des villages, les incursions des "maîtres" dans les campements sont quotidiennes. Il s'ensuit une multiplication des conflits et l'atmosphère ambiante est à l'opposé de la quiétude régnant dans les camps de forêt. La consommation d'alcool de manioc et de maïs grandit, l'aspiration au port de vêtements usagés, inappropriés au climat et qui tiennent souvent davantage de haillons se généralise.

La dynamique dans laquelle les Pygmées se trouvent pris passe par un processus d'individualisation de leur vie sociale et économique que

L'on observe également au sein des sociétés voisines. Ce phénomène touche l'organisation interne des campements ainsi que les rapports à l'intérieur des bandes. L'acquisition des produits tend à devenir le fait d'initiatives personnelles et non plus le fruit d'une coopération entre individus. Il s'agit bien sûr de la production agricole mais aussi de la chasse avec l'expansion de techniques individuelles ou requérant un faible nombre de participants. Ces nouvelles modalités d'obtention des biens s'accompagne d'un éclatement des associations anciennes entre campements et lignages ou segments de lignages villageois. Les contacts se diversifient ; si le "maître" traditionnel reste l'interlocuteur privilégié, tout villageois devient un employeur potentiel. Le développement de la polygamie, quasi-inexistante autrefois, est sans doute lié aux possibilités accrues d'acquisition de produits et à l'amorce, encore naissante, d'une individualisation dans leur utilisation (constitution des dots matrimoniales). Au niveau des bandes, le recul de la coopération est principalement décelable dans la moindre fréquence des grandes chasses qui ont précisément lieu en début de saison sèche au moment où les besoins en main-d'oeuvre de l'agriculture sont les plus pressants.

Le mouvement de déstructuration de l'économie de chasse-collecte est partout amorcé, mais à des degrés variables. Les Aka s'emploient comme manoeuvres agricoles auprès de leurs "maîtres" et "patrons" (termes tirés du vocabulaire colonial) mais aussi dans des plantations de café industrielles. Dans ce cas, l'employeur les payant remplace le "maître" traditionnel; les Pygmées ayant de l'argent achètent à la boutique les objets auparavant fournis par échange par le patron-villageois. (région du nord de la Lobaye -Mbaïki, Bolèmba, sud de Boda, Topia). Dans la région de Nola, Bayanga, et au nord de la Mbaéré, ils sont salariés dans des exploitations forestières (comme manoeuvres aux scieries, ou sur les chantiers d'abattage, quelquefois comme prospecteurs). A leur statut traditionnel de "sous-homme" s'ajoute désormais leur état marginal de groupe exploité au sein d'une collectivité nationale qu'ils intègrent par le niveau le plus bas.

Le phénomène d'intégration a connu une accélération depuis 1974. Ce changement concerne principalement pour l'instant la région de Mongoumba, qui se présente comme un terrain particulièrement favorable chez les Aka liés aux Monzombo, population traditionnellement peu tournée vers la forêt. La décision des pouvoirs publics de développer cette agglomération s'accompagne de visées intégrationnistes à l'égard des Pygmées. Réduit, encore récemment, à de simples incitations à la sédentarisation et à l'agriculturisation, ce projet vient de recevoir un début de pla-

nification avec l'ouverture de la première "école d'intégration". La mise en oeuvre de cette politique est d'ailleurs confortée par l'action des missionnaires catholiques dont les objectifs d'intégration sont sensiblement identiques. Le processus d'acculturation, symbolisé par l'apparition de cases en pisé sur le modèle villageois mais de taille plus réduite, marque par sa rapidité. Ce trait est certainement lié au désir des Pygmées d'acquérir des biens auxquels ils se sont habitués, de rejoindre un univers qui leur était marginal et dont l'accès symbolise à leurs yeux la fin de leur infériorisation. Cet accès est facilité par l'apprentissage de la langue nationale, le sango. L'évolution actuelle est conditionnée par la nature des rapports existants entre les deux parties. Objets de folklore pour les Grands Noirs eux-mêmes, exhibés devant les étrangers (ils constituent dans les projets de développement touristique l'attrait majeur de la zone sud du pays, à l'identique des réserves de faune de la zone nord ; cf. *Plan de la mise en valeur du territoire*⁴, 1968 ; *Terre africaine* 1979, etc.), les Aka de la région s'emploient régulièrement comme manoeuvres agricoles auprès de leurs "maîtres" et "patrons" ~~.....~~. Les sociétés en présence sont devenues étroitement interdépendantes ; la reproduction générale de la société aka ne se fait plus sans l'aide de celle des sociétés voisines.

Un phénomène récent doit être cependant noté car il est peut-être un indice pour l'avenir. Il s'agit du déplacement, durant la saison sèche 1979, de campements installés à proximité des villages et de leur installation à l'orée de la forêt, hors de l'espace agricole villageois, où ils amorcent leurs propres plantations.

Des besoins sont nés ainsi que de nouvelles valeurs. La définition d'une politique à l'égard des Pygmées, indissociable d'une politique à l'égard de la forêt, devra en tenir compte et reposer sans doute sur un système agro-forestier.

⁴"Potentiel touristique de la R.C.A. :

La R.C.A. possède sur un vaste territoire de nombreuses curiosités d'un intérêt certain :

- Les chutes de Boali, Lancrenon, Kembé, etc.
- Certaines régions : la forêt et les Babingas, les bords de l'Oubangui, des montagnes comme le Djebel Mella.
- Enfin et surtout, la présence d'une faune nombreuse et variée dans le Nord-Est et l'Est du pays." (*Mise en valeur, aménagement, équipement du territoire*, J. FEGER, Direction du Génie Rural-Bangui, 1968, p. 84).

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE (G.) - 1965, Changements sociaux chez les Pygmées Baka de l'Est Camerounais, (Paris) *Cahiers d'Etudes Africaines* V-20, pp. 561-592.
- AROM (S.) - 1970, *Conte et chantefables Ngbaka-Ma'bo (République Centrafricaine)*, Paris, SELAF (Bibl. 21-22), 238 p. + 2 disques 33 t. (avec la collaboration de J. M.C. THOMAS).
- AROM (S.) et J.M.C. THOMAS - 1974, *Les mimbo, génies du piégeage, et le monde surnaturel des Ngbaka-Ma'bo (R.C.A.)*, Paris, SELAF (Bibl. 44-45), 153 p.
- BAHUCHET (S.) - 1978a, *Introduction à l'ethnoécologie des Pygmées Aka de la Lobaye, Empire centrafricain*, Paris, EHESS-MNHN, 348 p.
- 1978b, Les contraintes écologiques en forêt tropicale humide : l'exemple des Pygmées Aka de la Lobaye, (Paris) *J.Agric.Trad.Bot.Appl.* XXV-4, pp. 257-285, 2 tabl., 2 fig., 1 carte.
- BOUSCAYROL (R.) - 1950, *Rapport politique Lobaye 1949*, Archives de la Sous-Préfecture de Mongoumba (E.C.A.), 51 p., 1 carte.
- BRUEL (G.) - 1911, *Notes ethnographiques sur quelques tribus de l'Afrique Equatoriale Française - 1. Les populations de la Moyenne Sangha : Pomo, Boumali, Babinga*, Paris, Leroux, (extrait de *Revue d'ethnographie et de sociologie*) 45 p.
- 1918, *L'Afrique Equatoriale Française : le pays, les habitants, la colonisation, les pouvoirs publics*, Paris, Larose, 558 p.
- CHEVALIER (A.) - 1923-1924, Le développement de la culture de l'arbre à caoutchouc en Indochine; et la régression de la production du caoutchouc sylvestre en Afrique Tropicale, (Paris), *Bull. Ac. Sc. Coloniales* II, pp. 157-170.
- CLOAREC-HEISS (F.) et J.M.C. THOMAS - 1978, *L'Aka, langue bantoue des Pygmées de Mongoumba (Centrafrique) : introduction à l'étude linguistique, phonologie*, Paris, SELAF, (Tradition Orale 28), 204 p., fig.
- COQUERY-VIDROVITCH (C.) - 1972, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires*, Paris-La Haye, Mouton, 598 p.
- DAPPER (O.) - 1686, *Description de l'Afrique, contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties, leurs rivières leurs villes et leurs habitants...* Traduit du flamand, (Amsterdam).
- DAVID (N.) - 1980, Early bantu expansion in the context of central african prehistory : 4000 - 1 B.C., *L'expansion bantoue*, Paris, SELAF (NS 9).
- DAVID (N.) et P. VIDAL - 1977, The Nana-Modé village site (sous-préfecture de Bouar, Central African Republic) and the prehistory of the Ubangian speaking peoples, *West African J. of Archeology*, 7.
- DELOBEAU (J.M.) - 1977, *Yamonzombo et Yandenga : les relations entre les villages monzombo et les campements pygmées aka dans la sous-préfecture de Mongoumba (Centrafrique)*, Paris, EHESS, thèse 3e cycle, 324 p.
- DELOBEAU (J.M.) et H. GUILLAUME - 1979, Une mosaïque ethnique et linguistique en milieu rural : enquête de démographie linguistique dans la sous-préfecture de Mongoumba, *Contacts de langues et contacts de cultures*, Paris, SELAF (LACITO-Documentes Afrique 4), 55 p. (J-P. CAPRILE, éd.)
- DEMESSE (L.) - 1978, *Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga (Nord Congo et sud-Centrafricaine)*, Paris, SELAF, (TO. 26) "Etudes Pygmées I", 262 p. + 34 p. et 34 dépl.h.t.
- DONGIER (R.) - 1953, *Rapport d'inspection de la région Lobaye, n° 24/ IAA 1*, Archives de la préfecture de la Lobaye (Mbaiki, E.C.A.).

- GIDE (A.) - 1927, *Voyage au Congo, carnets de route*, Paris, Gallimard, 252 p., carte.
 - 1928, *Le retour du Tchad, suite du Voyage au Congo, carnets de route*, Paris, Gallimard, 254 p. (Annexe concernant la C.F.S.O.)
- GUILLAUME (H.) - 1975, *Système socio-économique et pouvoir politique chez les Touareg de l'Imannen, Etudes sur les sociétés de pasteurs-nomades : classes sociales et état dans les sociétés*. Paris, Cahiers du CERM 121, pp. 63-76.
 - (à paraître), *Du troc des produits à l'exploitation de la force de travail : forme et évolution de la dépendance des Pygmées aka*, (Paris) Cahiers d'Etudes Africaines.
- GOUVERNEUR GENERAL DE L'A.E.F. - *Lettre du 31 Mars 1934 aux chefs de circonscription, Brazzaville*, Archives d'Aix en Provence, section Outre-Mer, série 5 D.
- GUTHRIE (M.) - 1967-1971, *Comparative Bantu*, London, Gregg International Pub. Ltd.
- HARAKO (R.) - 1976, *The Mbuti as hunters : a study of ecological anthropology of the Mbuti Pygmies (Zaire)*, I. *Kyoto Univ. African Studies*. X; pp. 37-99.
- HART (J.) - 1978, *From subsistence to market : a case study of the Mbuti net-hunters*, *Human ecology* 6-3, pp. 325-353.
- MALBRANT (R.) et A. MACLATCHY - 1949, *Faune de l'Equateur Africain Français*, Paris, Lechevalier, 2 vol., 460 + 323 p.
- MILLER (S.F.) - 1969, *Contacts between the Later Stone Age and the Early Iron Age in Southern Central Africa, Azania IV*, pp. 81-90.
- PHILLIPSON (D.W.) - 1976, *The Iron Age in Zambia*, Historical Association of Zambia (Lusaka).
 - 1980, *L'expansion bantoue en Afrique Orientale et méridionale : Les témoins archéologiques et linguistiques*, *L'expansion bantoue*, Paris, SELAF (NS 9).
- SAUTTER (G.) - 1966, *De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-développement*, Paris-La Haye, Mouton, 1102 p.
- SURET-CANALE (J.) - 1977, *Afrique noire occidentale et centrale: l'ère coloniale (1900-1945)*, Paris, Editions sociales, 639 p.
- THOMAS (J.M.C.) - 1963, *Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine*. Paris-La Haye, Mouton, 496 p. fig., cartes.
 - 1980, *Interprétation "significative" du système de classification nominale en Aka*, *L'expansion bantoue*, Paris, SELAF, (NS 9).
- THOMAS (J.M.C.), S. AROM, S. BAHUCHET, F. CLOAREC-HEISS, H. GUILLAUME, E. MOTTE et C. SENECHAL - en préparation, *Encyclopédie des Pygmées Aka de Centrafrique et du Nord-Congo*, Paris, SELAF, *l'Etudes Pygmées III*", 3 tomes.
- TURNBULL (C.N.) - 1966, *Wayward Servants. The two worlds of the African Pygmies*, London, Eyre et Spottiswoode, 377.